



**HÁSKÓLI ÍSLANDS**

**Hugvísindasvið**

**Les effets de la colonisation française  
sur la littérature maghrébine**

*Une analyse portée sur quatre œuvres de Driss Chraïbi*

**Ritgerð til BA-prófs í frönskum fræðum**

**Miriam Petra Ómarsdóttir Awad**

**Maí 2014**

**Háskóli Íslands**  
**Hugvísindasvið**  
**Frönsk fræði**

# **Les effets de la colonisation française sur la littérature maghrébine**

*Une analyse portée sur quatre œuvres de Driss Chraïbi*

**Ritgerð til BA-prófs í frönskum fræðum**

**Miriam Petra Ómarsdóttir Awad**

**Kt.: 100790-2899**

**Leiðbeinandi: Irma Erlingsdóttir**

**Maí 2014**



## Résumé

L'auteur marocain Driss Chraïbi (1926-2007) est un des auteurs fondateurs de la littérature maghrébine. Il a publié de nombreux œuvres, dont quatre constituent le corpus de ce mémoire : *Le passé simple*, *Les Boucs*, *La Civilisation, ma Mère...!* et *Vu, lu, entendu*. La littérature maghrébine est peu connue dans l'espace francophone, à la fois dans et en dehors de l'hexagone, et encore moins dans les pays non-francophones. La colonisation française a laissé des traces profondes dans cette littérature et chez ses auteurs. Dans le premier chapitre du mémoire, le contexte historique dont est issue la littérature maghrébine est introduit ainsi que les œuvres étudiées. Le deuxième chapitre se propose de montrer, à travers une étude détaillée de quelques thèmes récurrents et du conflit des cultures, la façon dont l'auteur cherche à créer une autre réalité, la sienne, et à se libérer de la colonisation culturelle à travers la pratique de la littérature. Finalement, dans un troisième chapitre, l'étude de la relation entre la langue du colonisateur et la langue du colonisé permet de conclure que l'auteur colonisé, qu'a été Driss Chraïbi, a choisit la langue française dans le but même de promouvoir la littérature de sa culture d'origine.

## Ágrip

Marokkóski höfundurinn Driss Chraïbi (1926-2007) er einn af frumkvöðlum norður-afrískra bókmennta. Hann skrifaði fjölmargar bækur en fjórar þeirra eru til umfjöllunar í þessari ritgerð: *Le passé simple*, *Les Boucs*, *La Civilisation, ma Mère...!* og *Vu, lu, entendu*. Norður-afrískar bókmenntir eru lítið þekktar innan hins frönskumælandi bókmenntasvæðis og enn minna utan þess. Nýlendustefnan hafði gríðarleg áhrif á skrif og höfunda frönskumælandi bókmennta í fyrrum nýlendum Frakka. Í fyrsta kafla ritgerðarinnar er sögulegt samhengi þessara bókmennta kynnt en einnig bækurnar fjórar sem stuðst er við. Í öðrum kafla er lýsingum höfundarins á menningarárekstrum og samskiptum við nýlenduveldið gerð skil og nokkur algeng þemu skoðuð, sem snúa að þessari arfleifð nýlendutímans. Höfundurinn leitast þrífaldlega við að staðfesta tilverurétt hinna undurokuðu og frelsa þau, á þann hátt, undan menningarlegum yfirráðum nýlendunnar. Að lokum, í þriðja kafla ritgerðarinnar, er skapandi togstreita móðurmálsins við tungumál nýlendunnar, frönskunnar, sett í samhengi við áform höfundarins um að efla bókmenntir síns eigin menningarheims.

## Remerciements

Je veux d'abord remercier tous ceux qui m'ont aidé à persévérer et qui ont été près de moi ces derniers mois.

Je tiens d'abord à remercier ma mère, Margrét Elín Friðriksdóttir, qui croit toujours en mes capacités et pour l'affection inestimable qu'elle me démontre constamment. Merci aussi à mon père, Ahmed Hafez Awad, pour son amour du multiculturalisme qui m'a infiniment inspirée. Merci énormément à mes camarades de classe Bjarki Berg Guðmundsson et Ásdís Ólafsdóttir pour leurs encouragements et leur soutien moral et qui, toujours, ont été là quand j'ai eu besoin d'eux.

Merci particulièrement à mon chum, Frédéric Quenneville-Labelle, non pas seulement pour les corrections, qu'il a fait très attentivement, mais aussi pour les conseils et les sourires. Sa confiance en moi a été un facteur irremplaçable.

De plus, un grand merci à Monsieur Justin Bisanswa et surtout, à Madame Olga Hel-Bongo, qui m'ont enseigné durant mon séjour à l'Université Laval au Québec. Leur enthousiasme et leur intérêt pour les littératures francophones et maghrébines ont été de grandes inspirations pour ce travail.

Finalement, je veux remercier ma directrice, Irma Erlingsdóttir, pour ses corrections justes, ses encouragements importants sans qui ce mémoire n'aurait jamais pu se faire.

## Table de matières

Introduction .....	1
La colonisation du Maghreb et sa littérature.....	3
Introduction au contexte historique .....	3
La littérature maghrébine .....	4
Les œuvres de Driss Chraïbi.....	6
Les effets de la colonisation culturelle .....	10
Culture et identité .....	10
Le traitement des colonisés par le colonisateur .....	13
La mission civilisatrice de la colonisation .....	18
Le français : ami ou adversaire ? .....	20
Le rapport à la langue française .....	20
La langue arabe .....	23
Le déplacement linguistique .....	26
Conclusion.....	29
Bibliographie.....	32

## Introduction

La littérature maghrébine est issue d'une réponse à la colonisation française dans les pays maghrébins. Un des auteurs fondateurs de cette littérature est Driss Chraïbi, peu étudié hors de l'espace maghrébin-francophone malgré son importance<sup>1</sup>. Ses œuvres traitent de thèmes majeurs de cette littérature, notamment de la crise d'identité culturelle, du conflit des civilisations, la religion et la condition de la femme<sup>2</sup>. Chraïbi nous montre la situation chaotique dans laquelle il vivait sous la colonisation française au Maroc, tout en nous présentant sa perspective critique envers les sociétés colonisatrices et colonisées.

La littérature maghrébine est une production littéraire qui a parfois été difficile à définir. Cette difficulté résulte du fait que la littérature maghrébine francophone s'inscrit dans une historicité complexe, comme le souligne R'Kia Laroui<sup>3</sup>. Le Maghreb est une région où plusieurs langues et plusieurs cultures se côtoient, notamment l'arabe, le berbère et le français. Le français est introduit aux peuples maghrébins par la colonisation française, qui a laissé de traces profondes dans la littérature de cette région. Les effets de la colonisation ont poussé les auteurs maghrébins à prendre la plume. La problématique de la littérature maghrébine francophone a longtemps été liée à la crise d'identité et à un conflit culturel créé par la colonisation, surtout parce que les indigènes se sentaient inférieurs aux colonisateurs français. Le contact culturel a toutefois donné lieu à une production littéraire diversifiée où les langues et les cultures de la région travaillent les œuvres de l'intérieur<sup>4</sup>. Les mêmes effets sont généralement visibles dans les autres littératures postcoloniales et il y a certainement des similitudes entre les œuvres de Chraïbi et celles d'autres écrivains de la même génération, maghrébins ou non.

Dans ce mémoire, nous avons choisi de travailler sur quatre œuvres de Driss Chraïbi en mettant l'accent sur les tentatives d'effacement et les injustices provoquées sur les autochtones. Un énoncé de l'écrivain maghrébin Mansour Benchehida nous sert de guide à travers notre étude : « [la colonisation] s'est donné l'autorité de nier l'existence d'un peuple

---

<sup>1</sup> Dejean de la Bâtie, Bernadette. 2001. « La langue de Driss Chraïbi : langue déplacée d'un écrivain déplacé », *International Journal of Francophone Studies*, p. 14.

<sup>2</sup> Chraïbi, Driss. 1954. *Le passé simple*, le quatrième de couverture.

<sup>3</sup> Laroui, R'Kia. 2002. « Les littératures francophones du Maghreb », *Québec français*, p. 48.

<sup>4</sup> Laroui, R'Kia. 2002. « Les littératures francophones du Maghreb », *Québec français*, p. 48.



et les moyens de l'éradiquer<sup>5</sup>». Les quatre œuvres traitent de la vie des personnes qui sont directement ou indirectement touchées par la colonisation. Elles présentent certes des différences mais, ce sont leurs similitudes, ne pouvant pas être ignorées, qui nous intéresseront. Dans un premier chapitre, qui a un caractère introductoire, nous passons en revue l'histoire de la colonisation ainsi que la littérature maghrébine et nous présentons les œuvres étudiées dans leur rapport à la colonisation. Nous ferons ensuite, dans un deuxième chapitre, l'analyse de certains thèmes récurrents où la tension causée par la colonisation est mise à nu. Nous analysons la façon dont l'auteur s'exprime à travers son texte sur la problématique de la colonisation ; ses prises de positions plus ou moins affichées. Puis, nous étudierons la tendance fréquente chez les auteurs fondateurs, comme Chraïbi, de se servir de la littérature pour justifier leur propre existence. Son propre vécu a laissé des traces dans son œuvre, pas seulement au niveau des thèmes, mais aussi au niveau de la langue qu'il utilise.

Dans le troisième et dernier chapitre, nous analyserons comment la langue française apparaît dans les œuvres et comment l'auteur colonisé l'utilise pour s'installer dans la littérature. Nous nous demandons s'il faut pour écrire, d'abord accepter qu'on soit une personne colonisée, située à la frontière de deux cultures, et puis l'utiliser à son avantage. Si ce parcours est fait, la langue française peut en effet avoir un effet libérateur puisqu'en montrant qu'il la manie parfaitement, l'auteur se l'approprie. Il n'est donc plus muet dans cette langue qui a cherché à le définir. Toutefois, malgré ce sentiment affranchissant, il persiste toujours un doute sur la position de l'auteur face à la langue française et quant à la question de savoir si le français expose l'infériorité de l'auteur maghrébin vis-à-vis du colonisateur. L'infériorité surgit constamment et souvent là où on l'attend le moins. Les œuvres étudiées reposent sur ces questions et ces paradoxes, la littérature servant d'appui et d'outil d'analyse de la situation dans laquelle leur auteur se trouve. Le moyen que l'auteur utilise pour s'implanter dans le monde littéraire sera étudié ainsi que la façon dont les effets de la colonisation française se trouvent fixés au cœur de la littérature maghrébine.

---

<sup>5</sup> Benchehida, Mansour. 2001. « La problématique des langues en Algérie : historique, situation et conséquences », *Horizons philosophiques*, p. 127.

# I. La colonisation du Maghreb et sa littérature

## Introduction au contexte historique

Durant son âge d'or, l'empire français comprenait des territoires en Amérique, aux Antilles, et sur le territoire africain<sup>6</sup>. Après avoir perdu son ancienne gloire à cause des guerres avec la Grande-Bretagne, la France a voulu construire un second empire. Elle a pris possession d'une grande partie de l'Afrique du Nord<sup>7</sup>. Au début, elle a conquis l'Algérie qui devient alors officiellement une partie de la France. À l'inverse, l'intervention de la France au Maroc n'a commencé qu'« à la demande du sultan Moulay Hafid pour faire face à la menace espagnole<sup>8</sup> », en 1909. À la suite de cette intervention, la France a obligé le sultan à accepter un traité de protectorat. Le Maroc est donc placé sous la domination française<sup>9</sup>. La Tunisie est aussi devenue un protectorat français, mais quelques décennies plus tôt et pour des raisons différentes<sup>10</sup>. Cependant, même s'il y avait des différences de statut entre ces trois pays vis-à-vis de la France, les populations ont plus ou moins vécu des choses similaires quant aux nouveaux chefs de leurs pays<sup>11</sup>. La langue du pouvoir devient le français, comme pour la gouvernance et l'enseignement. La langue et la culture de la France sont imposées aux indigènes qui ont un statut inférieur à la population d'origine française. Ils n'ont pas accès au même marché du travail que les colonisateurs. Il y avait quand même des indigènes qui ont gardé leurs statuts privilégiés.

L'auteur marocain Driss Chraïbi était le fils d'un de ces locaux privilégiés. Chraïbi est né le 15 juillet 1926, à El-Jadida (Mazagan à l'époque) au Maroc. Il est mort le 1 avril 2007 à Crest, en France<sup>12</sup>. Son père était un homme d'affaires prospère qui faisait le commerce du thé. Grâce à son statut, il pouvait envoyer son fils à l'école française<sup>13</sup>. Chraïbi a donc grandi dans un environnement différent de celui de la plupart de ses compatriotes. Nous pouvons facilement imaginer que c'est pour cette raison qu'il devient écrivain. Il maîtrise la langue française en même temps qu'il apprend la littérature française et occidentale, ce qui était le

---

<sup>6</sup> Chraïbi, Driss. 1972. *La Civilisation, ma Mère !...* (Dossier établi par Marianne Chomienne), p. 202.

<sup>7</sup> « Maghreb », *Larousse – Encyclopédie*.

<sup>8</sup> Chraïbi, Driss. 1972. *La Civilisation, ma Mère !...* (Dossier établi par Marianne Chomienne), p. 202.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 202.

<sup>10</sup> « Maghreb », *Larousse – Encyclopédie*.

<sup>11</sup> Benchehida, Mansour. 2001. « La problématique des langues en Algérie : historique, situation et conséquences », *Horizons philosophiques*, pp. 125-127.

<sup>12</sup> Chraïbi, Driss. 1998. *Vu, lu, entendu*, préface.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 12.

cas pour la plupart des intellectuels et des écrivains colonisés<sup>14</sup>. Mais, ce n'est pas seulement cela qui l'inspire. Il se pose des questions culturelles dès son plus jeune âge, comme nous pouvons le voir dans les thèmes de ses œuvres. Par exemple, il ne comprenait pas pourquoi les héros marocains dont il entendait parler à la maison n'étaient jamais mentionnés à l'école<sup>15</sup>. De plus, étant autochtone, il pouvait très bien apercevoir les injustices dont souffrait son peuple. Étant au cœur de l'enseignement français, Chraïbi pouvait critiquer la mentalité colonisatrice et tout ce qu'il apprenait à l'école. Il voyait que la France était glorifiée aux dépenses de son pays natal et pendant un certain temps il croyait naïvement que tout était meilleur en France<sup>16</sup>. Sa propre culture était une culture barbare et il fallait « civiliser » les indigènes comme lui. Pour créer un équilibre, il tentait d'arranger certains aspects culturels qu'il trouvait à travers les cultures arabes, auxquelles il pouvait s'identifier. Il vivait l'injustice tout en étant au cœur même de la pensée colonisatrice qui inspirait aussi son écriture.

## La littérature maghrébine

Cette littérature est née dans une situation sociale turbulente, au moment où les colonies françaises ont commencé la lutte pour l'indépendance<sup>17</sup>. Durant cette période, le climat politique changeait rapidement et la mentalité envers la colonisation s'est trouvée grandement bouleversée. C'est la période de la décolonisation<sup>18</sup>. Les unes après les autres, les colonies ont gagné leur indépendance, la plupart avant 1960. Certaines sont intégrées à la France et deviennent alors des territoires sous souveraineté française<sup>19</sup>. Partout, la décolonisation a généré des conflits, visibles sur le plan intellectuel, autant dans la littérature que dans les revues. Cependant, dans certains cas des guerres ont éclaté, telles que la guerre d'Algérie et celle d'Indochine<sup>20</sup>. Ce n'est donc pas seulement au Maghreb que les conflits entre les cultures ont existé. L'émergence de la littérature maghrébine francophone est inséparable de la colonisation française et de cette décolonisation, tout comme les littératures africaines et

---

<sup>14</sup> Chraïbi, Driss. 1972. *La Civilisation, ma Mère !...* (Dossier établi par Marianne Chomienne), p. 203.

<sup>15</sup> Chraïbi, Driss. 1998. *Vu, lu, entendu*, p. 74.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>17</sup> Bonn, Charles. 2012. « Bibliographie littéraire sélective : Maghreb et émigration maghrébine », *Littérature maghrébine*. [s.p.].

<sup>18</sup> *Ibid.*, [s.p.].

<sup>19</sup> « Maghreb », *Larousse – Encyclopédie*.

<sup>20</sup> « guerre d'Indochine », *Larousse – Encyclopédie*.

antillaises<sup>21</sup>. Le parallélisme entre ces genres littéraires et leur opposition à « une francophonie politique officielle<sup>22</sup> » est un indicateur très clair du fait que la colonisation française n'a pas seulement laissé des traces dans une seule culture colonisée.

Au Maghreb, les conflits entre le colonisateur et le colonisé ainsi que le combat contre la colonisation, sont à la base de l'émergence littéraire. Ils deviennent le leitmotiv de tous les écrivains fondateurs de ce genre littéraire<sup>23</sup>. Cependant, cette confrontation pose aussi un problème pour la littérature maghrébine. Les thèmes majeurs, aussi importants qu'ils sont, peuvent « finir par devenir un obstacle à la reconnaissance de [la] littérarité<sup>24</sup> » de cette littérature. La dynamique collective devient alors la raison pour laquelle la littérature maghrébine est souvent installée dans l'ambiguïté. Elle a donc des difficultés à être reconnue « en-dehors de cette dimension collective » parce qu'elle peut y être perçue comme un amas de simples textes littéraires<sup>25</sup>. Alors qu'elle vaut beaucoup plus. Elle raconte les angoisses et les sentiments des peuples qui ont longtemps été opprimés et elle devient un moyen pour ces peuples d'illustrer leur réalité. Leur propre existence avait été niée par le colonisateur, mais avec la littérature, ils peuvent déclarer qu'ils existent vraiment et que leur réalité en tant que colonisés n'était pas une imagination. Selon Charles Bonn une « littérature ne se contente pas de décrire une réalité culturelle, elle la produit, littéralement, en la décrivant, certes, mais aussi par le simple fait d'exister, car ces textes sont également une des faces les plus visibles de cette culture, quel que soit leur contenu<sup>26</sup> ».

La modalité sociolinguistique du contact de l'arabe et des langues berbères avec la langue de la colonisation a évidemment « générée une production littéraire très diversifiée<sup>27</sup> », comme R'kia Laroui le constate dans son article « Les littératures francophone du Maghreb ». Aussi faut-il constater que les thèmes majeurs de ces textes sont variés. Il y a quelques années, la littérature maghrébine était encore attachée à ces « thèmes de la revendication identitaire, du déchirement, de la fermeture sur soi, de la contestation, du témoignage [...]»<sup>28</sup> pour en nommer quelques-uns. Ceci n'excluait pourtant pas des lectures différentes de la société

---

<sup>21</sup> Bonn, Charles. 2012. « Bibliographie littéraire sélective : Maghreb et émigration maghrébine », *Littérature maghrébine*. [s.p.].

<sup>22</sup> Varga, Robert. 2010. « Approches de la littérature maghrébine de langue française : bilan d'un demi-siècle de critique littéraire (1950-2000) », *Annales de la Faculté de Philosophie de Novi Sad*, p. 49.

<sup>23</sup> Semujanga, Josias. 1991. « Problématiques des littératures francophones », *Culture française d'Amérique*, p. 263.

<sup>24</sup> Bonn, Charles. 2012. « Bibliographie littéraire sélective : Maghreb et émigration maghrébine », *Littérature maghrébine*. [s.p.].

<sup>25</sup> *Ibid.*, [s.p.].

<sup>26</sup> *Ibid.*, [s.p.].

<sup>27</sup> Laroui, R'Kia. 2002. « Les littératures francophones du Maghreb », *Québec français*, p. 48.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 48.

maghrébine et des portraits hétérogènes de ses habitants<sup>29</sup>. Les souvenirs de la colonisation sont restés fixés dans la mémoire collective des auteurs maghrébins. Ce n'est que très récemment que la littérature maghrébine s'en est quelque peu détachée et même dans cette évolution, la problématique des identités culturelles persiste<sup>30</sup>. La confrontation d'avec le passé colonial s'y présente pourtant, en quelques aspects, différemment que chez celle les auteurs fondateurs, surtout en ce qu'elle est généralement liée à l'immigration. Le dialogue entre la culture occidentale et la culture locale reste encore une thématique de base. Un demi-siècle après l'émergence de la littérature maghrébine, elle n'a donc pas disparue.

## Les œuvres de Driss Chraïbi

Pour mieux étayer ce travail, nous allons introduire brièvement les œuvres de Chraïbi qui constituent notre corpus. Sa première œuvre est publiée à Paris en 1954, où il habitait à l'époque, mais il est allé en France pour étudier la chimie<sup>31</sup>. Ce roman, dont le personnage principal est appelé Driss Ferdi, a été considéré comme l'une des œuvres fondatrices de la littérature maghrébine<sup>32</sup>. Portant le titre *Le passé simple*, il traite de thèmes majeurs comme les problèmes identitaires d'une personne formée par deux cultures et le conflit des civilisations<sup>33</sup>. Dans un article sur la littérature maghrébine, Robert Varga constate que l'œuvre « se révolte contre la communauté d'origine [*de*] l'auteur<sup>34</sup> » et le lecteur découvre que cette révolte fait penser à une jeune personne très fâchée, pleine d'émotions qui ne trouvent pas leur place. C'est exactement ce que Chraïbi a vécu à l'époque. Le personnage principal est un jeune marocain qui se révolte contre son père, très strict et enragé, qui à première vue représente le système patriarcal de la culture marocaine<sup>35</sup>. Il critique aussi fortement l'Islam et pour ces deux éléments le livre était banni au Maroc. Les autorités trouvaient que le livre ne soutenait pas assez positivement la lutte pour l'indépendance du pays, qui était à son sommet durant cette période. Chraïbi a grandi dans un pays où les traditions et la religion étaient très importantes, mais il réalisait que les personnes au pouvoir

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>31</sup> Chraïbi, Driss. 1972. *La Civilisation, ma Mère !...* (Dossier établi par Marianne Chomienne), p. 200.

<sup>32</sup> Laroui, R'Kia. 2002. « Les littératures francophones du Maghreb », *Québec français*, p. 50.

<sup>33</sup> Chraïbi, Driss. 1954. *Le passé simple*, quatrième de couverture.

<sup>34</sup> Varga, Robert. 2010. « Approches de la littérature maghrébine de langue française : bilan d'un demi-siècle de critique littéraire (1950-2000) », *Annales de la Faculté de Philosophie de Novi Sad*, p. 43.

<sup>35</sup> Cyr, Gilles. 1973. « La littérature marocaine d'expression française », *Liberté*, pp. 136-137.

utilisaient fréquemment la religion ou les traditions pour imposer leur volonté aux peuples. En même temps, ils ne suivaient pas nécessairement les règles traditionnelles et religieuses, mais vivaient une vie luxueuse aux dépenses des autres. Ce fait était difficile pour Chraïbi, qui essayait à ce moment de trouver son identité dans sa propre culture. L'œuvre montre au lecteur « une enfance massacrée et une adolescence écrasée par l'autorité religieuse, patriarcale et féodale du père<sup>36</sup> ». Cependant, il est aussi clair que, même si le livre critique le Maroc, il critique aussi fortement la culture et le pouvoir occidental et les exemples sont nombreux. Les autorités n'ont donc probablement pas réalisé tous les messages véhiculés par l'œuvre.

Pour ce qui est la signification du titre, Chraïbi, quant à lui, l'éclaire de la façon suivante à l'avant-dernière page du livre : « Pas un gramme de mon passé ne m'échappe, il défile, il est simple : j'ai joué, j'ai gagné<sup>37</sup> ». Marie-Thérèse Bet, elle aussi, interprète le titre *Le passé simple* littéralement : « le mot *passé* désigne son propre passé et *simple* le qualifie<sup>38</sup> ». Cependant, il est aussi possible de comprendre le titre comme renvoyant au temps verbal du même nom. Si le titre a la valeur du passé simple, qui indique « une action achevée du passé<sup>39</sup> », il n'a aucun rapport avec le présent. Le livre vient finaliser son passé. Selon Bet, Chraïbi « enclot son passé dans une rétrospective et une qualification. C'est un cri de victoire<sup>40</sup> ». À la fin du livre il se réconcilie avec son père, une étape difficile, tout en laissant comprendre qu'il a réalisé que son père, et ce qu'il représente, ne peut être changé.

L'année suivante, il a publié le livre *Les Boucs* qui traite de la difficile situation des immigrés en France. Il est allé personnellement étudier la vie des immigrants, notamment des maghrébins, et ce qu'il a vu l'a frappé. Dans une entrevue, Chraïbi mentionne qu'il trouvait nécessaire pour la France que quelqu'un parle de la situation de ces immigrants<sup>41</sup>. En fait, c'est le premier livre en français qui examine systématiquement l'immigration dans une

---

<sup>36</sup> Bet, Marie-Thérèse. 1992. « La littérature maghrébine francophone », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, p. 69.

<sup>37</sup> Chraïbi, Driss. 1954. *Le passé simple*, p. 272.

<sup>38</sup> Bet, Marie-Thérèse. 1992. « La littérature maghrébine francophone », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, p. 68.

<sup>39</sup> « passé simple », *Larousse – Dictionnaire de français*.

<sup>40</sup> Bet, Marie-Thérèse. 1992. « La littérature maghrébine francophone », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, p. 68.

<sup>41</sup> Ben Abbas, Taarji Hind. 1996. « Driss Chraïbi », *Les écrivains du Maroc*, documentaire et entrevue avec l'auteur.

perspective réaliste<sup>42</sup>. L'histoire est triste et il est possible de comprendre par le vocabulaire et la façon dont il parle que l'auteur est en colère. Nous y voyons donc l'autre côté de la vie des colonisés, une fois arrivés dans la patrie qui a été glorifiée toute leur vie. Nous suivons le jeune berbère Yalann Waldik dans ses épreuves pour trouver un emploi, le respect et une vie heureuse en France. Même cinquante ans après la parution de l'œuvre, elle reste d'une « poignante actualité<sup>43</sup> ». Il est possible que le titre du livre fasse référence aux boucs-émissaires, à qui l'on attribue injustement la responsabilité de tous les torts, toutes les fautes. Selon le dictionnaire *Larousse* en ligne, un bouc est un homme dégoûtant<sup>44</sup>, comme les personnages dans l'œuvre qui ont perdu leur dignité dans les horreurs en France. Selon la théorie de René Girard, le bouc émissaire a un « désir mimétique », un désir d'imiter ce que l'autre veut et d'avoir ce que l'autre possède<sup>45</sup>. Le bouc émissaire est aussi quelqu'un qui est victime « de la persécution collective ou à résonances collectives<sup>46</sup> » et qui souffre d'une crise sociale ou culturelle. Il est intéressant de regarder le titre dans ce contexte, car il est évident que nos « boucs-émissaires » désirent une vie aussi privilégiée que celle des autres. Les boucs de Chraïbi souffrent d'une « indifférenciation généralisée<sup>47</sup> » et de la violence, comme les boucs-émissaires dont parle René Girard.

En 1972 le livre *La Civilisation, ma Mère !...* est publié. Nous y avons trouvé un ton beaucoup plus léger que dans les deux premières œuvres. L'auteur a peut-être perdu sa rage, mais pas sa voix critique. Selon lui-même, il était amoureux durant cette période, ce qui peut expliquer la bonne humeur de l'œuvre<sup>48</sup>. Ce livre traite de la condition féminine et le livre est une glorification de la mère. Nous pouvons imaginer que la vie de la femme dans ce livre est la vie qu'il aurait voulue pour sa mère. L'histoire oppose le système patriarcal et montre au lecteur comment une femme marocaine prend possession de sa propre liberté à travers la culture occidentale. Même si les conflits culturels sont très clairs et que nous y voyons le manque de confiance des autochtones envers la culture colonisatrice, l'auteur nous fait réaliser qu'il est possible de se libérer si on utilise tout ce que la culture occidentale peut

---

<sup>42</sup> Moser, Keith. 2013. « A "Better Life"? The Universal Deception of Immigrants in the Narratives of Driss Chraïbi and J.G.M. Le Clézio », *International Journal of Francophone Studies*, p. 10.

<sup>43</sup> Chraïbi, Driss. 1955. *Les Boucs*, quatrième de couverture.

<sup>44</sup> « bouc », *Larousse – Dictionnaire de français*.

<sup>45</sup> « Le "Bouc émissaire" (René Girard) », s.d. [En ligne], *Département des langues étrangères appliquées*, p. 3.

<sup>46</sup> Girard, René. 1982. *Le bouc émissaire*, p. 21.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>48</sup> Ben Abbas, Taarji Hind. 1996. « Driss Chraïbi », *Les écrivains du Maroc*, documentaire et entrevue avec l'auteur.

offrir comme avantages. Le titre est intéressant parce qu'on peut le comprendre de différentes façons. D'un certain point de vue, la mère est positionnée contre la civilisation. La mère est donc aussi grande que la civilisation et les deux « entités » sont posées face à face, l'une contre l'autre. Une autre lecture possible pourrait déduire que la civilisation est supérieure à la mère ou l'inverse. Soit la civilisation puis la mère, soit la civilisation et la mère avec un grand « M ». Finalement, l'explication qui est peut-être la plus plausible, serait que la mère est la civilisation ou la civilisation est dans la mère, parce qu'elle s'installe dans la civilisation pour se libérer des mœurs anciens. Comme l'auteur le dit lui-même, c'était sa façon de décrire le Maroc, « à travers la personnalité fruste et pure d'une mamma de chez nous<sup>49</sup> ». *La Civilisation, ma Mère !...* est donc une œuvre qui raconte l'histoire d'un Maroc qui se modernise et est en train de trouver sa liberté face à la colonisation.

La dernière œuvre de notre corpus s'intitule *Vu, lu, entendu* et a été publiée en 1998. Le personnage principal s'appelle Driss Chraïbi, comme l'auteur lui-même et l'œuvre, qui est autobiographique, parle de l'enfance de l'auteur. Nous voyons aussi une description de la maison où il habitait comme enfant et il explique que l'histoire de *Le passé simple* et de *La Civilisation, ma Mère... !* y sont aussi situées<sup>50</sup>. Nous trouvons que l'œuvre dépeint le père plus positivement que *Le passé simple*. Dans *Vu, lu, entendu* le père et l'enfant ont une bonne relation, et l'amour du père est visible dans ses gestes. Il fait son mieux pour que Driss puisse aller à l'école. Chraïbi parle beaucoup de sa vie d'étudiant et nous voyons quand et pourquoi il se questionne sur la colonisation. Près de la fin de l'œuvre, quand il est arrivé à Paris, toute la colère et toute la frustration qu'il possédait éclatent quand il réalise que tout ce qu'il a appris, sur la France et sur le Maroc, n'a été qu'un rêve culturel. C'est dans ce moment de colère qu'il se met à écrire *Le passé simple* et le cercle se trouve refermé. Le titre peut être une indication qu'il s'agit d'une sorte de bilan où il explique pourquoi il est comme il l'est ; perdu entre deux cultures et deux langues. Il illustre ce qu'il a vu, lu et entendu comme enfant, ce qui l'a inspiré dans son écriture. Une glorification intéressante de l'enfance, mais comme Chraïbi le dit lui-même : « on peut renoncer à tout, sauf à l'enfance<sup>51</sup> ».

---

<sup>49</sup> Chraïbi, Driss. 1972. *La Civilisation, ma Mère !...* (Dossier établi par Marianne Chomienne), p. 200.

<sup>50</sup> Chraïbi, Driss. 1998. *Vu, lu, entendu*, p. 38.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 15.



## II. Les effets de la colonisation culturelle

### Culture et identité

« Comment écrire alors que ton imaginaire s'abreuve, du matin jusqu'aux rêves, à des images, des pensées, des valeurs qui ne sont pas les tiennes ? [...] Comment écrire, dominé<sup>52</sup> » ? Une des caractéristiques de la colonisation est que le pays colonisateur est toujours glorifié aux dépens du pays colonisé. Les locaux apprennent que la France est meilleure et que leur propre culture n'est rien à côté de celle, merveilleuse, de l'Occident. Selon le professeur Hassan El Nouty, la stratégie de la colonisation était simple ; « [d]étacher le Maghrébin [...] de son histoire<sup>53</sup> ». Chraïbi l'explique dans *Vu, lu, entendu* quand il mentionne la façon dont l'enseignement était fait à l'école et il dit qu'il apprenait que « la culture de la Métropole prenait racine dans le terroir du temps et [...] son souffle ne s'éteindrait jamais<sup>54</sup> ». Il est évident que la culture arabe n'avait pas de la place dans l'enseignement des écoles françaises au Maroc. Il fallait quand-même trouver quelque chose de positif concernant sa propre identité et les indigènes le cherchaient surtout dans le passé. Nous voyons que Chraïbi parle fréquemment de l'Al-Andalus et des anciens héros du Maroc, parce qu'au moment qu'il grandissait au Maroc, il n'entendait jamais parler d'actes positifs faits par les arabes. Dans *Vu, lu, entendu*, toujours, l'auteur dit par exemple qu'il était un descendant des hommes andalous qui ont fondé « L'Andalousie multiethnique, multiconfessionnelle, une société ouverte, florissante en arts et en sciences, à un degré tel que la majorité des musulmans des temps présents s'en souviennent dans leur mémoire collective en tant que notre âge d'or<sup>55</sup> ». Nous voyons qu'il doit chercher dans le début du Moyen Âge pour trouver l'âge d'or, auquel il peut s'identifier. De plus, tout ce que les personnages de Chraïbi savent de l'Andalousie arabe, ils l'ont appris à la maison. À l'école on enseignait cette période historique du point de vue européen. Son père lui dit par exemple que « de l'autre côté de la Méditerranée, on ne connaît pas Ibn Rushd. Averroès si. Et pourtant c'est le même homme<sup>56</sup> ». Évidemment, les

---

<sup>52</sup> Chamoiseau, Patrick. 1997. *Écrire en pays dominé*, p. 17.

<sup>53</sup> El Nouty, Hassan. 1976. « L'enracinement arabe dans la littérature maghrébine d'expression française », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, p. 198.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 69.

hommes arabes, qui ont inventé les choses extraordinaires au Moyen Âge, sont devenus européens.

Cette confusion identitaire est aussi accentuée par les livres historiques qu'il lit à l'école, qui ne mentionnent jamais le Maroc et son histoire, sauf du point de vue français. Son pays et donc lui-même, n'ont aucune existence à part d'être colonisés : « [...] il fallait nous "civiliser", selon le manuel français d'Histoire, celui-là même qui vantait mes ancêtres gaulois<sup>57</sup> ». Il est intéressant de noter que même ce jeune marocain parle de *ses ancêtres gaulois*, ce qui nous montre à quel point les Français ont imposé leurs faits historiques sur les colonisés. Dans *La Civilisation, ma Mère... !* le personnage principal se demande aussi quel était le prénom de « Vercingétorix, [s]on ancêtre gaulois<sup>58</sup> ». Nous le voyons comme une affirmation que l'enseignement instaurait un sentiment de supériorité chez les Français, surtout parce que les héros marocains n'étaient jamais mentionnés. Un de ces héros marocain, Abdel Krim, s'est battu contre les Espagnols et a signé un contrat de paix avec les Français. Il a finalement été trahi par le maréchal français, Philippe Pétain, et il ne se trouvait pas du tout dans le *Petit Larousse illustré* que Chraïbi étudiait à l'école<sup>59</sup> :

Rien non plus sur *Abdul Krim, Abdulkarim, Abd al Karim...* Il y avait une photographie de Pétain Philippe, moustache en guidon de vélo, képi avec des feuilles de chêne, médailles et chamarrures, grand pacificateur s'il en fut. Il avait débarrassé sa patrie des hordes teutones. Puis il avait débarrassé la nôtre de cet Abdel Krim jusqu'à rayer son nom de l'Histoire...<sup>60</sup>

Chraïbi n'est pas le seul auteur qui s'est questionné sur le passé de l'ensemble du peuple arabe au Maghreb, vis-à-vis du colonisateur et qui cherche à créer une identité collective en mettant en avant les faits historiques. Il s'agit d'une constance dans la littérature francophone, arabe et africain mais aussi chez les auteurs québécois ou louisianais<sup>61</sup>. Ces auteurs cherchent à réclamer une identité usurpée et en prenant connaissance de son passé, « on peut se projeter un avenir<sup>62</sup> », comme le dit si bien David Cheramie. L'auteur algérien Assia Djebar en est un bon exemple, mais elle utilise fréquemment et de façon très riche le passé dans ses œuvres. Il ne faut pas chercher très loin pour trouver une œuvre qui parle des

---

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>58</sup> Chraïbi, Driss. 1972. *La Civilisation, ma Mère !...* (Dossier établi par Marianne Chomienne), p. 50.

<sup>59</sup> Chraïbi, Driss. 1998. *Vu, lu, entendu*, p. 74.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>61</sup> Cheramie, David. 2000. « Contre l'oubli : la raison d'être de la littérature cadienne », dans Robert VIAU (dir.), *La création littéraire dans le contexte de l'exiguïté*, p. 275.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 275.

héros arabes oubliés par le pouvoir colonisateur, car dans son œuvre *L'amour, la fantasia*, elle entremêle l'histoire individuelle et l'histoire collective<sup>63</sup>. L'œuvre porte sur l'histoire récente du pays, liée à la conquête de la France. Elle veut réanimer les silhouettes et les paroles du passé lointain, pour influencer ses contemporains<sup>64</sup>. Les écrivains colonisés ont clairement du mal à trouver des héros contemporains pour influencer leur lectorat et doivent donc le faire autrement et c'est pourquoi ils se retournent vers le passé.

Comme Djébar, Chraïbi ne s'arrête pas au passé historique. On trouve à travers toute son œuvre des références aux aspects culturels contemporains, mais il les trouve volontiers dans des autres pays arabes. À cette époque, la musique et les films égyptiens étaient populaires partout dans le monde arabophone et Chraïbi mentionne donc souvent l'Égypte dans ses œuvres. La culture égyptienne était comme une bouée à laquelle il peut s'accrocher, pour se construire une identité culturelle qu'il était difficile de réaliser en tant qu'arabe au Maroc colonisé. « La boîte magique », comme il nomme la radio dans plus d'une œuvre, est généralement ouverte sur Radio Caire qui lui apporte la musique de l'Égypte. Dans *La Civilisation, ma Mère... !* la mère croyait naïvement qu'un magicien, nommé Monsieur Kteu, habitait dans la boîte et qu'il venait et partait quand on appuyait sur le bouton de la radio<sup>65</sup>. Certainement, c'est une image qui vient de sa propre enfance, parce que sa mère dans *Vu, lu, entendu* donne aussi le nom Monsieur Kteu à la voix de la radio<sup>66</sup>. Nous pouvons donc imaginer que la culture égyptienne qu'il connaît à travers la radio, semble être issue d'une certaine magie. Il doit avoir été difficile d'être fier de ses origines, s'il apprenait à l'école que ses ancêtres et ses compatriotes contemporains n'avaient rien contribué d'important à l'histoire. L'Égypte offrait donc la nourriture culturelle dont il avait besoin pour trouver son identité dans l'espace où il vivait :

Ah ! Le Caire ! C'est de cette ville lointaine et mythique, que d'un seul coup et durant toutes les soirées de mon adolescence s'est déversé le romantisme le plus pur, à flots, celui qui m'a nourri comme nul feu au monde : les poèmes classiques d'Ahmed Shawqi, mis en musique et chantés par Mohammed Abdel Wahab...<sup>67</sup>

---

<sup>63</sup> Datin, Armelle et Isabelle Colombat. 2003. « Assia Djébar : la réfugiée linguistique », *Nuit blanche, le magazine du livre*, p. 22.

<sup>64</sup> Ben Moustapha, Jamila. 2012. « L'écriture de l'Histoire dans "L'amour, la fantasia" d'Assia Djébar », *Littérature maghrébine*, p. 10.

<sup>65</sup> Chraïbi, Driss. 1972. *La Civilisation, ma Mère !...* (Dossier établi par Marianne Chomienne), pp. 33-34.

<sup>66</sup> Chraïbi, Driss. 1998. *Vu, lu, entendu*, p. 54.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 54.

Il est possible de dire que l'appréciation de l'auteur pour la littérature occidentale s'accroît quand il a réalisé l'existence des poèmes égyptiens grâce à la radio<sup>68</sup>. L'existence de ces poèmes lui a permis d'apprécier la littérature occidentale, car il y trouvait une équivalence. Les deux étaient bons. Cependant, quand il est devenu adulte et qu'une de ses œuvres est bannie en Égypte, il a réalisé que cela n'avait probablement été qu'un rêve culturel<sup>69</sup>. Puis, après avoir entendu parler de l'Occupation pendant la Seconde Guerre mondiale, il réalise que la France, glorifiée pendant toute son enfance, n'était pas comme il le croyait. La description de l'Occupation « anéantissait tout ce qu'on [...] avait appris durant [l]es études secondaires, prosaïsait ce qui constituait [...] la noblesse d'une nation : sa culture<sup>70</sup> ».

Nous pouvons donc conclure que Chraïbi a vu ses croyances tomber en ruines parce que la culture « créée » par le pouvoir colonialiste n'était pas réelle. Partout il ne rencontrait que de la déception<sup>71</sup>. Les colonisateurs ont dû montrer aux colonisés pourquoi ils étaient supérieurs et ils ont utilisé la culture occidentale, certainement embellie selon leurs besoins, comme un outil de manipulation. Notre auteur était en quelque sorte « sous-alimenté » des cultures auxquelles il pouvait s'identifier, donc il acceptait celle de l'Al-Andalus et celle de l'Égypte aveuglement, sans voir qu'elles n'étaient pas sans fautes non plus. Quand il réalise plus tard que ni la culture française, ni la culture égyptienne n'étaient comme il les avait imaginées, il commence à accepter que sa propre culture était toujours là, autour de lui. Elle était une culture mélangée dans un pays colonisé. Il fallait accepter ce fait pour sortir de la boîte culturelle qui lui avait été assigné par le colonisateur et lui-même. Comment écrire, dominé ? Chraïbi le fait en expliquant la domination colonisatrice en même temps qu'il crée son identité culturelle et nous montre comment il s'est sorti de cette oppression.

## **Le traitement des colonisés par le colonisateur**

Après avoir regardé comment la culture est décrite dans les œuvres que nous avons lues, il est important de noter un autre thème récurrent dans l'œuvre de Chraïbi: le thème du traitement

---

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>71</sup> Bet, Marie-Thérèse. 1992. « La littérature maghrébine francophone », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, p. 70.

des Marocains et des Maghrébins en général par le pouvoir colonisateur. Nous savons déjà que la culture colonisatrice était empreinte dans l'esprit des Marocains, mais Chraïbi nous montre aussi que l'attitude envers les colonisés apparaissait aussi évidemment dans la vie quotidienne. Les exemples de l'infériorité par rapport au colonisateur peuvent être trouvés dans les quatre œuvres. Il est évident que Chraïbi a remarqué cette injustice pendant toute sa vie, même après son installation en France. Les Français, qui ont toujours appris que leur culture était le rayon qui éclairait la terre, agissaient selon ce qu'on leur avait enseigné. Nous trouvons plusieurs exemples où Chraïbi mentionne certains moments, soit historiques, soit de la vie quotidienne, où cette attitude était visible.

L'auteur montre que les Français dans les colonies ne se permettent pas d'être complètement au service de leurs « compatriotes » maghrébins. Dans *Le passé simple*, un ami français du personnage principal lui nie refuge parce qu'il est arabe, ce qui pouvait avoir des conséquences graves pour le père français<sup>72</sup>. Aussi, dans *Vu, lu, entendu*, il y a une scène où un Français, fuyant la Seconde Guerre, a du mal à accepter, quand il rencontre le jeune Driss dans un café, qu'un enfant indigène parle parfaitement le français<sup>73</sup>. Les colonisateurs ne semblent pas non plus réaliser qu'ils ne sont pas en France car le manque d'objets et de nourriture « occidentale » leur fait penser qu'il y a une famine au Maghreb, quand ce n'est pas le cas. Toutefois, l'animosité peut aussi se signaler dans le comportement des autochtones, par exemple quand la mère dans *La Civilisation, ma Mère...* ordonne à son fils d'« enlever ces vêtements de païen<sup>74</sup> » quand il rentre de l'école française. Cette tension n'est donc pas à sens unique et doit certainement avoir été vécue par une grande partie de la population.

Parmi les événements historiques dont l'auteur parle, la Seconde Guerre mondiale est présente à travers ses œuvres, particulièrement dans *Vu, lu, entendu* qui touche son enfance. Il parle notamment du traitement des soldats coloniaux dans l'armée française pendant la guerre. Selon Recham Belkacem, les corps d'armée coloniaux ont été créés dès le début de la colonisation et la conscription dans les pays du Maghreb a permis d'augmenter le nombre de soldats nord-africains dans l'armée française<sup>75</sup>. Ces légions ont été utilisées beaucoup pour défendre la métropole, même avant les deux guerres mondiales. Belkacem constate aussi que cette guerre était « présentée à la population de l'empire comme le combat de la justice contre

---

<sup>72</sup> Chraïbi, Driss. 1954. *Le passé simple*, p. 184.

<sup>73</sup> Chraïbi, Driss. 1998. *Vu, lu, entendu*, p. 97.

<sup>74</sup> Chraïbi, Driss. 1972. *La Civilisation, ma Mère !... (Dossier établi par Marianne Chomienne)*, p. 17.

<sup>75</sup> Belkacem, Recham. 2006. « Les militaires nord-africains pendant la Seconde Guerre Mondiale », conférence lors du colloque « Pour une histoire critique et citoyenne. Le cas de l'histoire franco-algérienne ».

la barbarie » et les appels à l'engagement étaient diffusés par la radio ou par des affiches<sup>76</sup>. Nous pouvons nous demander si cette justice était pour tous, mais durant la guerre le statut des soldats coloniaux était apparemment inférieur à celui des soldats français<sup>77</sup>. Par exemple, ils n'avaient pas les mêmes droits de congé que les autres soldats et ils n'avaient pas la permission d'entrer dans les légions techniques, comme dans l'aviation, sous le prétexte qu'ils étaient inaptes à le faire<sup>78</sup>. Selon l'ancien lieutenant Abdelkader Rahmani, l'armée se méfiait d'eux et il fallait les convaincre de leur infériorité pour entraver leurs demandes d'entrer dans ces légions<sup>79</sup>. Ce sentiment d'infériorité qui existait dans l'armée est révélé par Chraïbi et il est effectivement montré dans le passage suivant tiré du *Vu, lu, entendu*, dans lequel il cite les commentaires dans la ville arabe proche du lycée :

Peut-être nos frères va-nu-pieds qui se sont engagés dans l'armée française et qui sont tombés entre les mains des Allemands, peut-être qu'ils seront bien traités ? *Incha Allah !* Ils n'ont rien fait, eux, ils n'ont pas déclaré la guerre à Hitler. C'était rien que du bétail à deux pattes, ils ne savent ni lire, ni écrire, ils n'avaient plus de terre, plus rien – expropriés ! Alors ils se sont engagés pour la bouffe, les cons ! “Oui, sergent, oui capitaine”, en première ligne pour protéger leurs compagnons d'armes français...<sup>80</sup>

Nous voyons qu'il a un espoir naïf que les soldats maghrébins capturés par les Allemands soient bien traités par leurs ravisseurs parce que cette guerre n'était pas la leur. On peut se demander à qui cette guerre appartenait vraiment. C'est une question importante quand on réalise le traitement subi par les soldats des colonies. Aujourd'hui il n'est pas considéré juste d'exploiter les gens pendant les guerres, même s'il n'est pas possible de nier l'existence d'une telle exploitation de nos jours, mais elle serait sûrement classée comme un abus des droits de l'homme.

Vu que l'auteur traite de cette question plusieurs fois, nous constatons que c'est parce qu'il comprenait que ces soldats se sont battus pour une patrie qui finalement n'en voulait pas. De plus, ce n'était pas seulement une question de soldats peu appréciés par la patrie, car une grande partie de gens qui venaient des colonies française le sentaient aussi. L'attitude dans la métropole peut être aperçue dans l'œuvre *Les Boucs*, écrite après une recherche faite par

---

<sup>76</sup> *Ibid.*

<sup>77</sup> *Ibid.*

<sup>78</sup> *Ibid.*

<sup>79</sup> Rahmani, Abdelkader. 1959. *L'affaire des officiers algériens*, p. 3.

<sup>80</sup> Chraïbi, Driss. 1998. *Vu, lu, entendu*, p. 73.

l'auteur lui-même. L'œuvre n'est pas seulement une description de l'injustice et de l'exploitation des jeunes Marocains en France, mais aussi une certaine accusation portant sur toutes les barrières culturelles, politiques et raciales qui rendent l'adaptation à la société occidentale difficile pour les immigrants<sup>81</sup>. Par exemple, nous voyons que la femme française, Simone, qui est en relation avec le personnage principal, reçoit souvent des avertissements de part des voisins pour habiter avec un arabe. Ils étaient sûrs qu'elle serait tuée par lui<sup>82</sup>. Silvie Landwehr clarifie aussi que « Waldik est hanté par l'angoisse que sa femme française le considérait comme un animal<sup>83</sup> ». De plus, nous voyons que les personnes qui semblent former une relation amicale avec les immigrants, les haïssent parce qu'ils viennent des colonies et généralement ces personnes vont finir par les exploiter ou les humilier. L'ironie retrouvée chez l'homme, qui promet d'aider Waldik avec l'œuvre qu'il veut publier, est peut-être plus frappante quand nous réalisons qu'il s'est moqué de lui tout au long de leur connaissance : « [j]e te présente Waldik, un Arabe qui veut faire de la littérature<sup>84</sup> ».

Le comportement des autorités françaises envers les colonisés n'est pas caché, non plus, au lecteur. Même au centre d'accueil, les réponses que Waldik reçoit sont remplies de l'énervement et de l'antipathie et les immigrants y sont traités comme des imbéciles<sup>85</sup>. Ils payent pour un service, avec tout ce qu'ils ont sur eux, pour entendre qu'« [i]l n'y a pas de travail, pas de gîte, pas d'aide, pas de fraternité<sup>86</sup> » pour eux en France. Il est aussi possible de comparer la situation des Maghrébins en France avec celle que les Noirs ont vécue dans la métropole. Selon Frantz Fanon, l'attitude envers les Noirs était essentiellement objective et les Blancs s'adressent aux Noirs avec un comportement exactement comme un adulte avec un gamin<sup>87</sup>. Mais pourquoi sont-ils venus en France, s'il n'y avait rien pour eux ? Chraïbi explique que les gens sont dupés par les publicités dans leurs pays d'origine : « [I]l y a même des panneaux [...]. Des panneaux publicitaires en la bonne vieille ville d'Alger, à l'intention de ces pauvres gourdes d'Arabes, et qui proclament en lettres rouges et immenses que la main-d'œuvre manque en France, que la démocratie abonde en France [...]»<sup>88</sup>. Cependant, quand ils arrivent dans la patrie, rien que le chômage ne les attend et ils se trouvent face à une

---

<sup>81</sup> Moser, Keith. 2013. « A "Better Life" ? The universal deception of immigrants in the narratives of Driss Chraïbi and J.G.M. Le Clézio », *International Journal of Francophone Studies*, p. 10.

<sup>82</sup> Chraïbi, Driss. 1955. *Les Boucs*, p. 17.

<sup>83</sup> Landwehr, Silvie. 1986. « Comment le sort de l'immigré en France est-il représenté dans le nouveau roman marocain? » *Französisch Heute*, p. 162.

<sup>84</sup> Chraïbi, Driss. 1955. *Les Boucs*, p. 91.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>87</sup> Fanon, Frantz. 1952. *Peau noire masques blancs*, p. 24.

<sup>88</sup> Chraïbi, Driss. 1955. *Les Boucs*, p. 112.

attitude qui est pire que l'attitude reçue par les clébards. Ils sont placés dans une position d'infériorité raciale et sociale<sup>89</sup>.

Pas un sens critique ne les eût distingués l'un de l'autre, la vie les avait rendus prisonniers de leur hargne et égaux en misère. Jadis ils avaient eu un nom, un récépissé de demande de carte d'identité, une carte de chômage – une personnalité, une contingence, un semblant d'espoir. Maintenant, c'étaient les Boucs. Pas une prison, pas un asile, pas une Croix Roux n'en voulaient.<sup>90</sup>

Ne peut-on pas déclarer que la devise française les a trahis, car ils ne vivent jamais la liberté, l'égalité ou la fraternité ?

Évidemment, cela donne que la devise française est problématique pour l'auteur. La discrimination raciste, xénophobe et ethnocentrique qui attend les immigrés dans le pays qui promet la liberté, l'égalité et la fraternité, marque le commencement de la désintégration du rêve des colonisés<sup>91</sup>. Cette devise est implantée dans la tête des jeunes indigènes, dans les colonies, comme la devise irréfutable de la patrie. Pour montrer la réalité de cette injustice, Chraïbi parle de la devise plusieurs fois dans ses œuvres. Ses personnages doivent l'expliquer dans un devoir à l'école ou pendant les examens, indiquant que lui-même a dû le faire. « *“Liberté, Égalité, Fraternité”, telle est la devise de la République française. Commentez. Commentez quoi ? et comment ? [...] Égalité entre qui et qui*<sup>92</sup> » ? Dans ce cas, le jeune Driss Chraïbi ne sait pas comment expliquer les fonctions de la devise, quand il ne croit pas qu'elle lui sert à lui-même. Dans *Le passé simple* il consacre les pages 204 à 212 à ses pensées sur la devise française, où il dit par exemple (aussi dans un examen à l'école) : « Le sujet est : “Liberté, Égalité, Fraternité.” Je ne suis pas pleinement qualifié pour en parler<sup>93</sup> ». Alors, nous avons constaté que les indigènes qui doivent apprendre la devise la trouvent hypocrite. En mettant l'accent sur ce questionnement, l'auteur montre comment la colonisation a été hypocrite dans cet aspect culturel. Dans *Vu, lu, entendu* Chraïbi dit que la France doit être une démocratie fermée et constate que « [s]i elle était ouverte, elle ne serait pas venue nous

---

<sup>89</sup> Hannoum, Abdelmajid. 2009. « Notes on the (Post) Colonial in the Maghreb », *Critique of Anthropologie*, p. 329.

<sup>90</sup> Chraïbi, Driss. 1955. *Les Boucs*, pp. 26-27.

<sup>91</sup> Moser, Keith. 2013. « A “Better Life” ? The Universal Deception of Immigrants in the Narratives of Driss Chraïbi and J.G.M. Le Clézio », *International Journal of Francophone Studies*, p. 12.

<sup>92</sup> Chraïbi, Driss. 1998. *Vu, lu, entendu*, p. 133.

<sup>93</sup> Chraïbi, Driss. 1954. *Le passé simple*, p. 208.



*coloniser*<sup>94</sup> ». Nous pouvons donc sentir qu'il trouve qu'une démocratie comme la France, en établissant des colonies et en leur promettant la liberté, l'égalité et la fraternité, sans pouvoir ou même vouloir accomplir cette promesse, a déçu ses sujets et leur a nié leur dignité. Également, ce questionnement est important pour les gens des anciennes colonies et il montre pourquoi ils ne sentent pas qu'ils font partie de la patrie. Comme dit Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs*, « car si c'est au nom de l'intelligence et de la philosophie que l'on proclame l'égalité des hommes, c'est en leur nom aussi qu'on décide leur extermination<sup>95</sup> ».

### **La mission civilisatrice de la colonisation**

La question de la mission civilisatrice est liée à celle de la devise française. Ce terme, mission civilisatrice, est connu à travers les grands empires possédant des colonies, mais selon Alice L. Conklin, la France était le premier pays à déclarer que leur gouvernement avait la mission spécial de « civiliser » les peuples des colonies<sup>96</sup>. Abdelmajid Hannoum constate que le Maghreb avait besoin d'être « libéré » par la France, selon l'idéologie colonisatrice<sup>97</sup>. Nous avons observé que le verbe « civiliser » est plusieurs fois repris dans les œuvres, suggérant que Chraïbi l'a fréquemment entendu durant ses années de formation. Ce verbe est souvent lié au questionnement des personnages de Chraïbi, à savoir pourquoi les Français doivent « civiliser » les indigènes. Ils se demandent pourquoi ils ne peuvent pas rester comme ils le sont. Cette « mission civilisatrice », à laquelle les peuples maghrébins ont été soumis, est une des premières raisons de leur crise d'identité. L'auteur tente donc de révéler comment cette mission a touché leur vie quotidienne, comme pour mieux expliquer ses sentiments. Dans *Le passé simple*, le même personnage qui s'interroge sur la devise de la France dans le sous-chapitre précédent, réfléchit dans le passage ci-dessous à ce qu'il a entendu dire par un Français sur la relation entre le colonisateur et le colonisé :

Un vieux bonze de mes amis, nommé Raymond Roche, m'a dit hier soir : « Nous, Français, sommes en train de vous civiliser, vous Arabes.

---

<sup>94</sup> Chraïbi, Driss. 1998. *Vu, lu, entendu*, p. 54.

<sup>95</sup> Fanon, Frantz. 1952. *Peau noire masques blancs*, p. 22.

<sup>96</sup> Conklin, Alice L. 1997. *A Mission to Civilize: The Republican Idea of Empire in France and West Africa, 1895-1930*, p. 1.

<sup>97</sup> Hannoum, Abdelmajid. 2009. « Notes on the (Post) Colonial in the Maghreb », *Critique of Anthropologie*, p. 339.

Mal, de mauvaise foi et sans plaisir aucun. Car, si par hasard vous parvenez à être nos égaux, je te le demande : par rapport à qui ou à quoi serons-nous civilisés, *nous* ?<sup>98</sup>

Il n'est pas étrange que le thème de l'infériorité culturelle se trouve fréquemment dans la littérature maghrébine et pour s'émanciper de cette infériorité, il faut poser les questions comme Chraïbi l'a fait. En tenant compte de cette citation, nous voyons comment la mission civilisatrice était implantée dans l'esprit des sujets français, qui ne considéraient pas qu'il était possible pour les Arabes de devenir leurs égaux. Il y a encore plusieurs exemples, comme dans *La Civilisation, ma Mère... !*, où la mère rencontre les Français dans une fête et après celle-ci, elle parle avec son fils et veut savoir pourquoi les Français sont leurs maîtres, là, chez eux. Son fils ne sait pas vraiment quoi dire, car il sait seulement qu'il s'agit de « l'Histoire<sup>99</sup> », avec un grand « H ». Même les autochtones ne savent pas pourquoi ils ont des maîtres français et ils l'acceptent inconsciemment. En voyant ces questions à travers les œuvres, le lecteur commence à sentir l'absurdité de la mission civilisatrice. L'auteur espère donc que son lectorat réalise que la supériorité culturelle que la France se donnait était injuste. Il donne au lecteur la possibilité de reconsidérer la justification de la colonisation.

Dans l'ensemble de la littérature maghrébine, la présence du chaos culturel est indiscutable et elle est certainement liée à la colonisation française. Comme nous l'avons constaté, la littérature maghrébine est issue de la tension entre le colonisateur et le colonisé, surtout après le début de la décolonisation. En montrant tous les conflits culturels, les auteurs maghrébins essaient de trouver leur propre place dans le monde littéraire. La double-culture fait partie d'eux. Il est irréfutable que leur identité est un mélange culturel, même s'ils expriment plutôt la frustration envers le pouvoir colonisateur dans leurs œuvres. En même temps qu'ils sont influencés par la culture française, qui est quand même loin d'être accueillante à eux, ils tentent de trouver sa place dans le monde arabe<sup>100</sup>. Cette identité disloquée est le résultat d'une culture aux abois et d'une langue problématique, ce que nous allons regarder dans le prochain chapitre<sup>101</sup>.

---

<sup>98</sup> Chraïbi, Driss. 1954. *Le passé simple*, p. 208.

<sup>99</sup> Chraïbi, Driss. 1972. *La Civilisation, ma Mère !... (Dossier établi par Marianne Chomienne)*, p. 88.

<sup>100</sup> Benchehida, Mansour. 2001. « La problématique des langues en Algérie : historique, situation et conséquences », *Horizons philosophiques*, p. 129.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 130.

### III. Le français : ami ou adversaire ?

#### Le rapport à la langue française

Dans le chapitre précédent, nous avons démontré certains exemples de la crise d'identité vis-à-vis de la culture française dans les œuvres de Chraïbi. Certainement, ce sentiment est partagé par d'autres auteurs maghrébins et colonisés. Cependant, l'identité n'est pas seulement créée par la culture, puisque ce ne sont pas seulement les mœurs, les coutumes et l'histoire qui la constituent, mais aussi la langue<sup>102</sup>. Comme disait Frantz Fanon, « [t]out peuple colonisé – c'est-à-dire tout peuple au sein duquel a pris naissance un complexe d'infériorité, du fait de la mise au tombeau de l'originalité culturelle locale – se situe vis-à-vis du langage de la nation civilisatrice, c'est-à-dire de la culture métropolitaine<sup>103</sup> ». La colonisation française a manifestement créé une tension entre les langues locales, l'arabe et le berbère, et la langue du pouvoir, le français. Le français, comme toute langue colonisatrice, était celle du pouvoir même, des chefs et des maîtres<sup>104</sup>. Parce qu'elle était la langue du pouvoir, elle était le privilège d'une élite locale chanceuse<sup>105</sup>. Il est d'ailleurs intéressant de rappeler dans ce contexte que la langue française a été imposée aux dépens des autres langues du territoire français<sup>106</sup>. Alors, une langue qui avait déjà une histoire d'oppression sur ses propres territoires. Mais, la langue française peut également être aperçue comme un système culturel, avec des catégories spécifiques, qui détermine la subjectivité et crée la compréhension au sein d'une société<sup>107</sup>. Ceci est évident quand la façon dont les gens parlent la langue devient le moyen de juger leur statut, c'est aussi pourquoi les auteurs maghrébins utilisent de façon significative les différents registres de la langue pour démontrer les statuts des personnages<sup>108</sup>. Inévitablement, la tension qu'elle a créée a laissé des traces sur les peuples colonisés et où peut-on mieux repérer ses effets que dans la littérature ?

L'auteur qui nous intéresse ici est piégé par les langues autour de lui et la tension langagière apparaît dans ses œuvres, au sens figuré et comme au sens littéral. La langue elle-

---

<sup>102</sup> Djebar, Assia. 1999. *Ces voix qui m'assiègent : en marge de ma francophonie*, p. 42.

<sup>103</sup> Fanon, Frantz. 1952. *Peau noire masques blancs*, p. 14.

<sup>104</sup> Hannoum, Abdelmajid. 2009. « Notes on the (Post) Colonial in the Maghreb », *Critique of Anthropologie*, p. 334.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 333.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 333.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 333.

<sup>108</sup> Dejean de la Bâtie, Bernadette. 2001. « La langue de Driss Chraïbi : langue déplacée d'un écrivain déplacé », *International Journal of Francophone Studies*, p. 14.

même apparaît aussi dans les œuvres de Chraïbi, comme thème et comme problématique. Dans *Vu, lu, entendu*, il décrit le moment où il a ses premiers contacts avec la langue française à l'école. Cette première expérience marque aussi son entrée dans le monde occidental. Les pensées de l'auteur sur ces premières pages de l'œuvre sont une indication de ce qui va suivre, une indication de cette tension culturelle qu'il va vivre.

Habitué à écrire de droite à gauche, j'écrivis de droite à gauche, en toute logique. Quelque chose comme : *ssirD tse mon noM*. Le professeur se montra habile devant ce cas de figure. Il se saisit d'un miroir et rétablit la phrase dans le bon sens : *Mon nom est Driss*. C'était simple. Le monde des Européens à commencer par leur langage, était l'inverse du nôtre.<sup>109</sup>

Cette œuvre est publiée en 1998, quand Chraïbi avait déjà 72 ans. Il avait donc eu plusieurs décennies pour réfléchir sur la relation entre le monde arabe et le monde européen quand il a écrit cette phrase. Il savait bien sûr qu'il s'agissait de deux mondes assez différents.

Dans *Les Boucs*, Waldik explique que ses difficultés à s'adapter au monde occidental s'expliquent par le fait que son cerveau arabe pense en arabe, mais pas en français, et que le cerveau « broie des concepts européens, d'une façon si absurde qu'il les transforme en fiel et que lui-même en est malade<sup>110</sup> ». Nous pouvons interpréter qu'il croit lui-même qu'il n'est pas apte à comprendre ces concepts, probablement à cause des préjugés qu'il a assimilés dans la société. Pourtant, quand nous imaginons les concepts, n'est-il pas possible qu'ils soient des concepts qui disent que les colonisés sont inférieurs ? Ce qui doit être difficile à accepter et donc comprendre quand on venait des colonies. À nouveau, les différences entre les langues sont utilisées pour démontrer les affrontements culturels.

Ceci peut aussi être remarqué à la toute première page de *La Civilisation, ma Mère* (après l'introduction poétique de l'auteur). Le personnage principal entre dans la maison et dit bonjour à sa mère, en français. Elle le regarde quelques instants avant de le reprocher : « Écoute, mon fils [...]. Combien de fois dois-je te répéter de te laver la bouche en rentrant de l'école<sup>111</sup> » ? Il n'était donc pas permis de parler la langue française à la maison. « J'allais me laver la bouche [...] pour chasser les relents de la langue française que j'avais osé employer dans sa maison, devant elle<sup>112</sup> », remarque le jeune garçon. Les avis de la mère

---

<sup>109</sup> Chraïbi, Driss. 1998. *Vu, lu, entendu*, p. 28.

<sup>110</sup> Chraïbi, Driss. 1955. *Les Boucs*, p. 54.

<sup>111</sup> Chraïbi, Driss. 1972. *La Civilisation, ma Mère !... (Dossier établi par Marianne Chomienne)*, p. 16.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 17.

envers la langue colonisatrice réfléchissent l'image de la langue française qui opprimait la langue des ancêtres du pays. Même si le père disait qu'en envoyant son fils à l'école française lui donnerait un meilleur avenir dans le monde occidental, il ne partageait pas nécessairement ces idées, il se comportait plutôt selon les normes de l'époque. Quant à la mère, il faut mentionner qu'elle va finalement accepter la langue française ainsi que la culture occidentale, parce qu'elle se rend compte qu'elle peut en bénéficier pour se libérer des traditions opprimant les femmes.

Les effets de la colonisation langagière sont aussi visibles à travers des métaphores langagières. Selon Chraïbi, il ne faut pas seulement exprimer ses sentiments en mots, mais les démontrer par des phrases très courtes, tels que des halètements, ou bien très longues, qui rappellent un flux de colère incontrôlable.

Je me suis trompé. Trompé en croyant dur comme dogme que toi, chrétien, français, mon camarade de classe depuis sept ans révolus, mes fesses et les tiennes sur les mêmes bancs, à peu de chose près les mêmes notes scolaires, les mêmes goûtes pour un philosophe, un poème, une marque de tabac, « phraséologie », entre deux cours, correspondance, je copiais tes cravates et tu as adopté ma façon désabusée de déambuler... [...] – excuse-moi de parler vite, haché, touffu, sec : je suis fatigué et au lieu de me trouver dans un bon lit, soixante-douze heures de sommeil qui m'écrasent [...]. Parlons à présent de toi. Tu es, comme tu le soulignais tout à l'heure, fils d'avocat-conseil et de comtesse corse... Entre parenthèses je n'ai pas très bien saisi ce relief de « noblesse datant de l'Empire » : Arabe, simple Arabe, excuse-moi [...]. Et donne-moi une bouteille de bière, tu as trop bu... *Comment ? Je-te-dis-que-tu-n'as-plus-soif !*<sup>113</sup>

En étudiant *Le passé simple* au niveau du texte, on voit que dans les premiers chapitres de l'œuvre, le langage est en quelque sorte désorienté, les phrases sont longues et compliquées ce qui souligne la confusion du jeune homme agité par sa révolte. Vers la fin de l'œuvre, quand sa révolte est terminée, le langage est plus léger, évoquant des sentiments qui montrent qu'il est plus calme. Nous savons que le sujet de l'œuvre est surtout la révolte contre le père, mais il est aussi extrêmement intéressant d'examiner l'ensemble de l'œuvre du point de vue du langage et de la façon dont les thématiques sont exprimés à travers son médium, dans sa matérialité même.

---

<sup>113</sup> Chraïbi, Driss. 1954. *Le passé simple*, pp. 184-185.

L'intonation de la langue peut changer la lecture d'une histoire, mais l'histoire elle-même peut aussi communiquer quelque chose sur la relation entre les langues. La façon dont il utilise la langue fait que l'histoire et la langue sont intimement liées. Pour cette raison, nous pouvons voir que la relation ardue entre le père et le fils ressemble à celle entre la langue colonisatrice et les langues opprimées. Le père a tout le pouvoir et il contrôle ses enfants avec force, comme la langue française qui avait pris le dessus sur les autres. La langue française est aussi la principale incarnation de la colonisation et une révolte contre la langue comprend aussi une révolte contre les autorités. Finalement, le personnage principal réalise que son père, le seigneur dur, ne peut pas être changé et qu'il doit accepter que le père brutal fasse partie de sa vie et en conséquence, son identité. La dernière phrase de l'œuvre est importante dans ce contexte, au moment de quitter le Maroc, Driss Ferdi dit : « Quant à toi, Seigneur, je ne dis pas : adieu. Je dis : à bientôt<sup>114</sup> ». Avec cette phrase, il indique que la révolte est finie et que les rencontres entre lui et le Seigneur ne sont pas terminées. L'œuvre peut donc être comprise comme une métaphore qui signifie que la révolte va finir par la révélation que la colonisation et la langue française font partie de lui et qu'il doit l'accepter. Vu que l'auteur est arabophone, la langue arabe occupe aussi une grande place quant à son identité et dans ses œuvres.

## La langue arabe

Ci-dessous nous allons étudier la façon dont la langue maternelle s'entremêle dans l'écriture en langue française de notre auteur pour démontrer les différences qui s'y inscrivent par rapport à la littérature française. Partout dans les œuvres de la littérature maghrébine francophone, il y a des références à la langue arabe. Les écrivains maghrébins emploient couramment des mots ou des termes arabes, pour signaler leur statut unique par rapport à la littérature française de la France. Bien sûr, les écrivains d'origines berbères font de même avec les mots berbères<sup>115</sup>. « Engagés dans le jeu des langues, ces écrivains doivent créer leur propre langue d'écriture et cela dans le contexte multilingue, souvent affecté des signes de la diglossie<sup>116</sup> », constate Lise Gauvin, écrivaine québécoise dans un article sur les écrivains francophones. En créant leur propre langue d'écriture, les auteurs maghrébins ont « la

---

<sup>114</sup> Chraïbi, Driss. 1954. *Le passé simple*, p. 273.

<sup>115</sup> Le Bray, Jean-Emmanuel. 1992. « Écrire en français au Maghreb », *l'Information grammaticale*, p. 53.

<sup>116</sup> Gauvin, Lise. 1997. *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, p. 5.

possibilité de représenter la réalité du monde par la langue<sup>117</sup> » parce que leurs écritures incluent leurs langues maternelles et la langue française. Le mélange des registres fonctionne comme un processus qui signale leur statut bilingue<sup>118</sup>. Évidemment, un mélange doit être fait académiquement, sinon il devient la marque d'une écriture naïve<sup>119</sup>. Selon Jean-Emmanuel Le Bray, le lexique arabe peut apparaître de façons différentes dans les textes, par exemple par la présence des mots français empruntés à l'arabe, des mots arabes transcrits phonétiquement ou des expressions arabes traduites<sup>120</sup>. Dans le cas de Chraïbi les exemples sont nombreux où la langue est teintée par les mots arabes.

La première catégorie de mots que nous rencontrons dans son œuvre est constituée par des mots d'origine arabe mais qui sont devenus des mots français, ou ils existent au moins dans le dictionnaire *Larousse* en ligne. Le terme « faire salamalecs » a ses origines dans la salutation arabe « salām 'alaikum (paix sur toi)<sup>121</sup> » et il apparaît quelques fois dans les œuvres de Chraïbi. Même si le terme est entré dans le dictionnaire français, l'auteur fait référence à sa langue maternelle en l'utilisant. Il y a d'autres mots comme « pacha<sup>122</sup> » et « fatma<sup>123</sup> » qu'il utilise, qui sont dans le dictionnaire français et qui sont évidemment des mots du Moyen-Orient. De plus, les mots ne sont pas nécessairement compris par tous les locuteurs francophones, ce qui peut occasionner une mauvaise compréhension et de la frustration. Certes, il est possible que le lectorat non-arabophone ait déjà rencontré certains de ces mots, mais il faut probablement chercher dans les dictionnaires pour quelques autres qui sont moins courants, comme « baraka<sup>124</sup> ». Cependant, de cette manière l'auteur tente de créer une liaison avec sa culture d'origine et ses écrits en français. Dans *Les Boucs*, les mots d'origines arabes sont plutôt les mots qui sont devenus des insultes ou des termes racistes qui désignent les Arabes. Ils sont plus courants dans la langue populaire que les autres mots qu'on a vus. Le mot « bicot<sup>125</sup> », qui est un terme injurieux pour désigner les Nord-Africains, est repris plusieurs fois. Il vient du mot « arabicot », qui a ses origines dans le mot « arabe » en arabe, prononcé /'arabi/, avec la diminutive « cot »<sup>126</sup>. Un autre exemple de *Les Boucs* est le

<sup>117</sup> Le Bray, Jean-Emmanuel. 1992. « Écrire en français au Maghreb », *l'Information grammaticale*, p. 53.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>121</sup> « salamalecs », *Larousse – Dictionnaire de français*.

<sup>122</sup> « pacha », *Larousse – Dictionnaire de français*.

<sup>123</sup> « fatma », *Larousse – Dictionnaire de français*.

<sup>124</sup> « baraka », *Larousse – Dictionnaire de français*.

<sup>125</sup> « bicot », *Larousse – Dictionnaire de français*.

<sup>126</sup> Guemriche, Salah. 2012. « bicot », *Dictionnaire des mots français d'origine arabe*.

mot « sidi<sup>127</sup> » qui est normalement placé devant les noms propres des personnes auxquelles on veut témoigner de la considération, dans les langues arabes d’Afrique. Cependant, il est utilisé de la même façon que « bicot » en français populaire. La différence de vocabulaire dans les œuvres qui sont situées au Maghreb et celles qui sont situées en France, n’est pas une coïncidence, car elle sert à créer une atmosphère linguistique qui introduit le contexte culturel.

Dans les cas ci-dessus l’auteur n’explique pas les mots, soit entre les parenthèses, soit dans le texte, ce qui pourrait être parce qu’ils existent dans certains dictionnaires. Néanmoins, nous voyons aussi des mots arabes qui n’existent pas dans la langue française, mis en italiques pour indiquer leurs origines non-française. Certains sont expliqués, entre parenthèses ou même dans le texte, mais les autres sont couchés noir sur blanc sans une définition donnée. Parmi les exemples que nous avons trouvés sont « il lui embrassait la main en l’appelant *Lalla* (Madame)<sup>128</sup> » et « El-Jadida, c’est-à-dire la Ville Nouvelle<sup>129</sup> ». Nous voyons aussi au page 29 de *Vu, lu, entendu* que l’auteur donne du vocabulaire de l’école.

M. El-Manjra [...] nous apprit jour après jour à identifier les objets concrets qui nous entouraient et à leur donner leur équivalent dans le vocabulaire de nos « protecteurs » d’outre-Méditerranée : *madrassa* = école, *koursille* = chaise, *calame* = plume, *midad* = encre... et ainsi de suite. Certains mots hésitaient à franchir la frontière culturelle, se braquaient tel un âne entêté. « Oiseaux » par exemple. Invariablement, je prononçais et écrivais ce terme dans ma langue maternelle : *asfour*.<sup>130</sup>

Ici, il ne s’agit pas du vocabulaire donné pour enrichir la connaissance du lecteur sur la langue arabe, mais plutôt d’une des façons de l’auteur de nous montrer que même si l’œuvre est écrite en français, elle est l’histoire d’une personne dont la langue maternelle est l’arabe. Bernadette Dejean de la Bâtie ajoute que ces insertions, soit suivies d’explications, soit inexpliquées, donnent au texte un peu d’exotisme et montrent qu’il s’agit de la langue française aux marges culturelles<sup>131</sup>.

---

<sup>127</sup> « sidi », *Larousse – Dictionnaire de français*.

<sup>128</sup> Chraïbi, Driss. 1998. *Vu, lu, entendu*, p. 50.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>131</sup> Dejean de la Bâtie, Bernadette. 2001. « La langue de Driss Chraïbi : langue déplacée d’un écrivain déplacé », *International Journal of Francophone Studies*, p. 17.



## Le déplacement linguistique

La langue d'écriture des auteurs maghrébins est donc imprégnée par la langue arabe et les parlers berbères. Mais pourquoi n'écrivent-ils pas dans leur langue maternelle ? C'est une question couramment posée sur la littérature maghrébine francophone. Les gens se demandent souvent comment les auteurs maghrébins peuvent représenter les peuples du Maghreb quand ils écrivent dans la langue du colonisateur. Cela peut être vu comme un signe de soumission et comme une preuve d'une trahison à la culture d'origine. Il faut considérer pourquoi les auteurs choisissent telle ou telle langue pour leurs œuvres et analyser les valeurs de ces langues pour eux. Certes, il y a des points de vue différents parmi les auteurs maghrébins et en tenant compte de cela, il n'est pas possible de déclarer qu'une interprétation est la seule valable. Néanmoins, nous allons examiner le cas de Chraïbi et de certains autres écrivains postcoloniaux et essayé de comprendre comment ce déplacement linguistique touche les écrivains et pourquoi ils choisissent d'écrire en français. Mais, peut-être c'est aussi la langue qui les a choisis. Ils élisent cette langue et ils sont élus par elle. De plus, nous nous demandons s'ils contredisent leurs propres œuvres en parlant des conflits culturels et de la colonisation, en se servant de la langue française.

Il peut en effet sembler particulier, ayant conscience des effets de la colonisation sur l'identité culturelle de ces pays, que leurs auteurs fondateurs écrivent en français. Certainement, cela peut être vu comme une preuve de la supériorité que la langue française s'est donnée sur les parlers locaux, même si les auteurs l'utilisent pour nous expliquer pourquoi c'était injuste. Manifestement, nous arrivons toujours à cette question de la trahison, qui est souvent posée par les auteurs eux-mêmes, autant les auteurs postcoloniaux que les auteurs contemporains. Les auteurs qui écrivaient sous les signes de la négritude, se posaient aussi ces questions. Est-ce qu'il fallait écrire en « nègre », c'est-à-dire en créole, ou dans la langue de la colonisation et des maîtres esclavagistes. D'après Barnabé, Chamoiseau et Confiant, les auteurs de la négritude devaient réaliser que leur bilinguisme était une richesse, et non une malédiction, et que la mosaïque de leur culture créole avait été obscurcie par la francisation. Selon eux, il fallait donc parler nègre à l'intérieur de la langue des Blancs<sup>132</sup>. Évidemment, c'est le même but que chez les auteurs maghrébins qui utilisent l'arabe dans les

---

<sup>132</sup> Czyba, Luce. 1999. « Fonctions et enjeux de la parole dans *Texaco* (Patrick Chamoiseau) », *Semen*.

textes en français. La réponse à la question de la trahison est donc qu'en écrivant en français, ils ne montrent pas la supériorité française, mais font preuve de leur propre diversité.

Si nous cherchons des exemples plus proches de Chraïbi, on peut mentionner Assia Djebar, qui a beaucoup réfléchi à la façon dont elle pouvait se créer une place dans la littérature et la langue qu'elle utilise. Dans le chapitre « Écrire dans la langue de l'autre », de l'œuvre *Ces voix qui m'assiègent*, Djebar constate que même si la langue qu'elle emploie quand elle parle est l'arabe ou une autre langue, son écriture ne peut être qu'en français<sup>133</sup> : « Ainsi ma parole, pouvant être double, et peut-être même triple, participe de plusieurs cultures, alors que je n'ai qu'une seule écriture : la française<sup>134</sup> ». Elle se demande comment cette langue « de l'autre » est entrée si profondément en elle et ce qu'elle représente pour quelqu'une comme elle<sup>135</sup>. Djebar, comme Chraïbi, a fait ses études en français, ce qui est une raison pour laquelle sa langue d'écriture est le français. Il est plus naturel pour elle d'utiliser la langue du colonisateur. En fait, il ne s'agit pas exclusivement du fait qu'elle est plus habituée à l'utilisation de la langue française, mais plutôt d'une volonté à démontrer la soumission et le grief de ses ancêtres. Le but devenait donc de montrer au colonisateur comment la colonisation était vécue : « Ainsi [...] j'entendais arabe et berbère (les plaintes, les cris, les youyous de mes ancêtres de XIX<sup>e</sup> siècle), [...] pour les ressusciter eux, les barbares, dans la langue française<sup>136</sup> », dit Djebar quand elle nous explique que son écriture est en français parce qu'elle tient à rendre hommage aux peuples qui ont souffert sans que le monde connaissait la vérité. L'importance d'écrire en français est évidente chez elle. On peut ajouter ce que disait Kateb Yacine, qu'écrire en français était justifié parce qu'on le faisait pour dire aux Français, en français, qu'on n'était pas français<sup>137</sup>. D'après lui, la langue du colonisateur était un butin de guerre, elle était une des traces de la colonisation que les peuples maghrébins pouvaient utiliser à leur avantage. Le français est donc utilisé pour faire comprendre au monde francophone les souffrances vécues par les peuples maghrébins. Monsieur Hassan El Nouty dit dans son article « L'enracinement arabe dans la littérature maghrébine d'expression française » qu'aujourd'hui « on peut être arabe sans être

---

<sup>133</sup> Djebar, Assia. 1999. *Ces voix qui m'assiègent : en marge de ma francophonie*, pp. 41-42.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>137</sup> Hannoum, Abdelmajid. 2009. « Notes on the (Post) Colonial in the Maghreb », *Critique of Anthropologie*, p. 332.

arabophone<sup>138</sup> » et il continue à dire qu'il n'est pas paradoxal qu'on envisage « la possibilité d'une expression française de l'arabité<sup>139</sup> ». Selon lui, la seule nécessité est d'être conscient qu'il y a de la souffrance, des luttes et des rêves communs dans l'ensemble arabe du monde<sup>140</sup>. La littérature maghrébine de langue française devient donc « un outil de promotion pour les langues et les cultures de l'Algérie, du Maroc et de la Tunisie<sup>141</sup> ».

Ainsi, nous voyons que ni Driss Chraïbi, ni les autres auteurs des marges culturelles, ne trahissent leur propre culture en écrivant dans une autre langue que leur langue maternelle. Ils se battent pour elle en utilisant le français, qui est une langue qui les a introduits au monde littéraire et même si elle représente la colonisation, elle leur a aussi donné l'occasion de prendre la parole et d'introduire leurs histoires au monde. Les auteurs créent leur propre langue d'écriture, avec les traces de leur propre culture, et ce n'est plus une langue qui les opprime. En la maîtrisant, ils prouvent qu'elle ne les domine plus. Ils mettent en place l'histoire d'une culture autrefois dominée, qui sans eux, serait oubliée. L'épreuve de choisir entre les langues et la tension créée par la langue française est un écho des autres luttes entre les cultures<sup>142</sup>. En conquérant la langue du colonisateur on finit par se libérer<sup>143</sup>.

---

<sup>138</sup> El Nouty, Hassan. 1976. « L'enracinement arabe dans la littérature maghrébine d'expression française », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, p. 197.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 197.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 202.

<sup>141</sup> Le Bray, Jean-Emmanuel. 1992. « Écrire en français au Maghreb », *l'Information grammaticale*, p. 55.

<sup>142</sup> Rushdie, Salman. 1992. *Imaginary Homelands : essays and criticism 1981-1991*, p. 17.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 17.

## Conclusion

L'objectif de ce mémoire était d'entrer au cœur de la littérature maghrébine pour y étudier les traces que la colonisation française y a laissées. Pour ce faire, nous avons choisi quatre œuvres de Driss Chraïbi qui chacune révèle les effets de la colonisation de façon singulière. En nous référant aussi aux articles écrits par d'autres auteurs dits francophones et par des théoriciens, nous avons montré que ce n'est pas un hasard qu'un auteur maghrébin écrit sur la colonisation. Il est très commun que les auteurs issus de la colonisation sont influencés par ce qu'ils ou leurs ancêtres ont vécu. Le fait que les mêmes thèmes parcourent cette littérature ne signifie pas qu'elle n'est pas une vraie littérature ; les auteurs ne répètent pas les mêmes thèmes pour aucune raison, mais parce que la colonisation a nié leur existence et ils ont dû la retrouver, la produire et la recréer à travers leur écriture.

En prenant la plume, les auteurs colonisés se sont installés dans l'espace culturel que le colonisateur leur avait refusé tout en cherchant à comprendre les effets de la colonisation sur leur pays et leur culture. L'écrivain maghrébin essaie de trouver son identité au milieu d'un chaos où il doit toujours justifier son existence. Nous avons signalé un type d'épreuve constante chez les autochtones : D'une part, ils sont automatiquement contre les colonisateurs qui exigent d'eux d'être les spectateurs passifs de leur vie privilégiée et refusent d'être « civilisés » par eux. D'autre part, la littérature maghrébine est critique envers les autorités religieuses et les traditions archaïques qui ne respectent pas les droits civiques en empêchant le peuple de saisir les libertés offertes par la nouvelle culture. De plus, les auteurs sont tirés entre la langue ancestrale et la langue du colonisateur, le français, qui est imposé par le système d'éducation et par les nouvelles structures du pouvoir. La question se pose si les auteurs trahissent leurs ancêtres en écrivant dans la langue « étrangère ». Il s'agit d'une question qui n'est pas seulement extérieure à l'œuvre, mais qui, souvent, en est au cœur.

Dans le deuxième chapitre nous avons montré comment la domination de la France sur les pays maghrébins (et évidemment sur les autres colonies) a implanté le sentiment d'infériorité chez les peuples colonisés. Ce sentiment d'infériorité a été l'enfant de la stratégie du pouvoir colonisateur, mais à travers la littérature on réalise que l'histoire « n'est pas à sens unique, glorieuse pour les Français et dérisoire pour [les] autres<sup>144</sup> » comme

---

<sup>144</sup> Chraïbi, Driss. 1998. *Vu, lu, entendu*, p. 72.

Chraïbi l'a constaté. De la même façon que plusieurs autres écrivains francophones, il a vécu des injustices justifiées par des idées dangereuses et archaïques qui, à elle seules, soulignent l'importance d'ouvrir un dialogue sur ces faits historiques. En lisant la littérature maghrébine, le lecteur se rend compte de l'importance de l'histoire de ces pays et pour quelles raisons les auteurs sont si figés dans ces thèmes majeurs. Ils le font pour établir la valeur de leur propre culture, soit pour eux-mêmes, soit pour les autres. Ils nous montrent clairement l'étrangeté de la mission civilisatrice, avec tous les paradoxes et les actes non-civilisés, faits par le colonisateur lui-même. Ils dévoilent en même temps les différents aspects de la mission civilisatrice et nous donnent plusieurs raisons pour en douter et reconsidérer le monde tel que nous connaissons.

Dans notre troisième chapitre, le langage a été au centre de nos préoccupations. Ceux qui pensent qu'ils trahissent la culture d'origine parce qu'ils se servent de la langue du colonisateur peuvent sembler avoir raison à première vue. Cependant, quand on prend ce qui est le plus représentatif de la culture française et qu'on le maîtrise, on démontre des capacités que la culture dominante nous nie. Les colonisés montrent donc leurs qualités vis-à-vis du colonisateur en utilisant la langue française. De plus, ils ont écrit dans une langue qui portait leurs propres modifications, les traces de leur propre culture afin que le lectorat réalise que les œuvres ne sont pas écrites par des auteurs qui sont nés et qui ont grandi uniquement dans la culture française, sur le territoire de la France. Les marges culturelles sont aperçues distinctement à travers la langue, ce qui renforce le récit des peuples colonisés. De plus, ils écrivent en français pour que la littérature de leurs pays soit lue ailleurs.

Il faut aussi mentionner que cette littérature est encore très marginalisée et ses auteurs n'ont pas eu un effet important sur l'imaginaire français, même s'ils sont eux-mêmes issus de l'imaginaire colonial<sup>145</sup>. Dans le cadre des littératures francophones, la métropole est encore généralement opposée aux autres territoires francophones et se voit comme étant supérieure. L'émergence des littératures des pays anciennement colonisés est de ce fait bénéfique pour l'affirmation identitaire de ces nations francophones qui sont trop souvent marginalisées. Si la francophonie veut aujourd'hui représenter « [la] pluralité culturelle et [l'] universalité des civilisations autour de la langue française, la dynamique de la recherche en littératures francophones doit élargir [s]es horizons par une approche comparatiste des textes dans un

---

<sup>145</sup> Hannoum, Abdelmajid. 2009. « Notes on the (post)colonial in the Maghreb », *Critique of Anthropologie*, p. 334.

cadre plus inclusif qu'exclusif<sup>146</sup> ». Par conséquent, il est important que nous étudions les littératures francophones hors de la métropole pour encourager leur survie et leur ouverture sur le monde.

Driss Chraïbi a touché le monde littéraire par de nombreuses œuvres et par des thèmes importants. Son style coloré nous emmène facilement dans le monde qu'il veut introduire au lecteur. Dans *Vu, lu, entendu*, il affirme que « [t]oute [s]a vie et toute [s]on œuvre n'ont eu qu'un seul et même thème : la trajectoire du destin. Le destin des êtres et des peuples<sup>147</sup> ». Il a voulu nous montrer le sort de sa nation, pour qu'il ne soit jamais oublié, mais surtout pour introduire le passé aux générations futures. L'écrivain se sert ainsi de ce que la colonisation a apporté de positif pour se rendre plus fort tout en démontrant la façon dont elle l'a affaibli.

Le but de la littérature maghrébine et de ses thématiques est de libérer les auteurs et leurs compatriotes du sentiment de ne pas exister. Elle sert à présenter le passé à une nouvelle génération et comme l'auteur le dit lui-même, « [s]i tu ne sais pas ce qui s'est passé avant ta naissance, tu resteras toujours un enfant<sup>148</sup> ». L'importance s'y trouve parce que cette nouvelle génération doit savoir ce qui s'est passé avant sa naissance, pour qu'elle soit consciente des souffrances des hommes et pour qu'elle puisse continuer à mûrir. L'avenir de la littérature maghrébine reste chez les nouvelles générations, qui ont pu trouver une identité perdue dans les écritures de leurs prédécesseurs. Avec désormais comme base cette littérature des fondateurs, il sera intéressant d'étudier comment les Maghrébins vont aborder les nouveaux problèmes et les thèmes anciens. En effet, il est primordial que la littérature continue sur cette voie créée par des auteurs comme Chraïbi qui ont assuré l'inscription de l'expérience maghrébine dans le monde littéraire, obligeant par là l'hexagone tant littéraire qu'extra-littéraire à sortir de ses idées colonisatrices et leur dédier la place qu'ils méritent.

---

<sup>146</sup> Semujanga, Josias. 1991. « Problématiques des littératures francophones », *Culture française d'Amérique*, p. 267.

<sup>147</sup> Chraïbi, Driss. 1998. *Vu, lu, entendu*, p. 50.

<sup>148</sup> Chraïbi, Driss. 1998. *Vu, lu, entendu*, p. 22.

## Bibliographie

- « baraka », *Larousse – Dictionnaire de français* [En ligne].  
<<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/baraka/7906>>.
- Belkacem, Recham. 2006. « Les militaires nord-africains pendant la Seconde Guerre Mondiale », conférence lors du colloque “Pour une histoire critique et citoyenne. Le cas de l’histoire franco-algérienne” [En ligne], 20-22 juin 2006. <[http://ens-web3.ens-lsh.fr/colloques/france-algerie/communication.php?id\\_article=262](http://ens-web3.ens-lsh.fr/colloques/france-algerie/communication.php?id_article=262)>.
- Ben Abbas, Taarji Hind. 1996. « Driss Chraïbi », *Les écrivains du Maroc* [En ligne], El Jadida : 2M, durée : 26m19. <<http://www.medmem.eu/fr/notice/2MT00149>>.
- Ben Moustapha, Jamila. 2012. « L’écriture de l’Histoire dans “L’amour, la fantasia” d’Assia Djébar », *Littérature maghrébine* [En ligne], article sur Limagcom, 2012.  
<<http://www.limag.com/Textes/BenMustapha/DjébarHistoire.pdf>>.
- Benchehida, Mansour. 2001. « La problématique des langues en Algérie : historique, situation et conséquences », *Horizons philosophiques* [En ligne], vol. 12, n° 1, 2001, pp. 125-135. <<http://id.erudit.org/iderudit/801198ar>>.
- Bet, Marie-Thérèse. 1992. « La littérature maghrébine francophone », *Cahiers de l’Association internationale des études françaises* [En ligne], n°44, 1992, pp. 67-80.  
<[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief\\_0571-5865\\_1992\\_num\\_44\\_1\\_1779](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief_0571-5865_1992_num_44_1_1779)>.
- « bicot », *Larousse – Dictionnaire de français* [En ligne].  
<<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/bicot/9111?q=bicot#9036>>.
- Bonn, Charles. 2012. « Bibliographie littéraire sélective : Maghreb et émigration maghrébine », *Littérature maghrébine* [En ligne], article sur Limagcom, 2012.  
<<http://www.limag.refer.org/new/index.php?inc=dspart&art=00034904>>.
- « bouc », *Larousse – Dictionnaire de français* [En ligne].  
<<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/bouc/10360>>.

- Chamoiseau, Patrick. 1997. *Écrire en pays dominé*. Paris : Gallimard.
- Cheramié, David. 2000. « Contre l'oubli : la raison d'être de la littérature cadienne », dans Robert VIAU (dir.), *La création littéraire dans le contexte de l'exiguïté*, Beauport : MNH, pp. 271-279.
- Chraïbi, Driss. 1972. *La Civilisation, ma Mère !...* (Dossier établi par Marianne Chomienne), Paris : Éditions Denoël pour le texte, Paris : Éditions Belin/Éditions Gallimard, 2012, pour l'introduction, les notes et le dossier pédagogique.
- Chraïbi, Driss. 1954. *Le passé simple*. Paris : Éditions Denoël.
- Chraïbi, Driss. 1955. *Les Boucs*. Paris : Éditions Denoël.
- Chraïbi, Driss. 1998. *Vu, lu, entendu*. Paris : Éditions Denoël.
- Conklin, Alice L. 1997. *A Mission to Civilize: The Republican Idea of Empire in France and West Africa, 1895-1930*. Stanford : Stanford University Press.
- Cyr, Gilles. 1973. « La littérature marocaine d'expression française », *Liberté* [En ligne], vol 15, n°5, (89), 1973, pp. 129-144. <<http://id.erudit.org/iderudit/30441ac>>.
- Czyba, Luce. 1999. « Fonctions et enjeux de la parole dans *Texaco* (Patrick Chamoiseau) », *Semen* [En ligne], n°11. <<http://semen.revues.org/2878>>.
- Datin, Armelle et Isabelle Colombat. 2003. « Assia Djébar : la réfugiée linguistique », *Nuit blanche, le magazine du livre* [En ligne], n°92, 2003, pp. 20-22. <<http://id.erudit.org/iderudit/19228ac>>.
- Dejean de la Bâtie, Bernadette. 2001. « La langue de Driss Chraïbi : langue déplacée d'un écrivain déplacé », *International Journal of Francophone Studies*, n°4.1, pp. 14-23.
- Djébar, Assia. 1999. *Ces voix qui m'assiègent : en marge de ma francophonie*. Montréal : Les presses de l'Université de Montréal.
- El Nouty, Hassan. 1976. « L'enracinement arabe dans la littérature maghrébine d'expression française », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée* [En ligne], n°22, 1976, pp. 197-204.
- Fanon, Frantz. 1952. *Peau noire masques blancs*. Paris : Éditions du Seuil.



- « fatma », *Larousse – Dictionnaire de français* [En ligne].  
 <<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/fatma/32983?q=fatma#32903>>.
- Girard, René. 1982. *Le bouc émissaire*. Paris : Grasset et Fasquelle.
- « guerre d'Indochine », *Larousse – Encyclopédie* [En ligne].  
 <[http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/guerre\\_d\\_Indochine/124937](http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/guerre_d_Indochine/124937)>.
- Hannoum, Abdelmajid. 2009. « Notes on the (Post) Colonial in the Maghreb », *Critique of Anthropologie* [En ligne], n°29, 2009, pp. 324-344.  
 <<http://coa.sagepub.com/content/29/3/324>>.
- Klaus, Peter. 1999. « Littérature et identité (nationale) dans les cultures francophones contemporaines : un parallèle surprenant dans la création littéraire algérienne et québécoise », *Tangence* [En ligne], n°59, 1999.  
 <<http://id.erudit.org/iderudit/025993ar>>.
- Landwehr, Silvie. 1986. « Comment le sort de l'immigré en France est-il représenté dans le nouveau roman marocain? » *Französisch Heute* 17:1 pp.159-164. Wiesbaden : Hessisches Landesinstitut für Pädagogik.
- Laroui, R'Kia. 2002. « Les littératures francophones du Maghreb », *Québec français* [En ligne], n° 127, automne 2002, pp. 48-51. <<http://id.erudit.org/iderudit/55807ac>>.
- « Le “Bouc émissaire” (René Girard) », s.d. [En ligne], *Département des langues étrangères appliquées*, Paris : Université de Paris Ouest Nanterre La défense, pp. 1-11.  
 <[http://lea.u-paris10.fr/IMG/pdf/2.le\\_bouc\\_emissaire\\_version\\_def\\_.pdf](http://lea.u-paris10.fr/IMG/pdf/2.le_bouc_emissaire_version_def_.pdf)>.
- Le Bray, Jean-Emmanuel. 1992. « Écrire en français au Maghreb », *l'Information grammaticale* [En ligne], n°54, pp. 52-55.  
 <[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/igram\\_0222-9838\\_1992\\_num\\_54\\_1\\_3201](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/igram_0222-9838_1992_num_54_1_3201)>.
- « Maghreb », *Larousse – Encyclopédie* [En ligne].  
 <<http://www.larousse.fr/encyclopedie/autre-region/Maghreb/131068>>.

- Moser, Keith. 2013. « A “Better Life” ? The Universal Deception of Immigrants in the Narratives of Driss Chraïbi and J.G.M. Le Clézio », *International Journal of Francophone Studies*, 16: 1&2, pp. 9-26.
- « North Africa », *Encyclopædia Britannica*. [En ligne]. Encyclopædia Britannica Inc. 2014 <<http://www.britannica.com/EBchecked/topic/418538/North-Africa>>.
- « pacha », *Larousse – Dictionnaire de français* [En ligne]. <<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/pacha/57163?q=pacha#56835>>.
- « passé simple », *Larousse – Dictionnaire de français* [En ligne]. <<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/pass%C3%A9/58464/locution?q=pass%C3%A9+simple#158370>>.
- Rahmani, Abdelkader. 1959. *L'affaire des officiers algériens*. Paris : Seuil.
- Rushdie, Salman. 1992. *Imaginary Homelands : essays and criticism 1981-1991*. London : Granta Books.
- « salamalecs », *Larousse – Dictionnaire de français* [En ligne]. <<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/salamalecs/70632?q=salamalecs#69869>>.
- Semujanga, Josias. 1991. « Problématiques des littératures francophones », *Culture française d'Amérique* [En ligne], pp. 251-270. <<http://www.erudit.org/livre/cefan/1991-2/000337co.pdf>>.
- « sidi », *Larousse – Dictionnaire de français* [En ligne]. <<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/sidi/72642?q=sidi#71833>>.
- Varga, Robert. 2010. « Approches de la littérature maghrébine de langue française : bilan d'un demi-siècle de critique littéraire (1950-2000) », *Annales de la Faculté de Philosophie de Novi Sad*, Novi Sad : Université de Novi Sad, pp. 41-52.